

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Bernard SIMON-VERMOT

Une nouvelle voie pour l'œcuménisme ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1979, tome 75, p. 209-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Une voie nouvelle pour l'œcuménisme ?*

*Nous approcher ensemble du magnifique patrimoine de l'esprit humain, qui s'est manifesté dans toutes les religions.*

Jean Paul II

## **Une situation nouvelle**

Depuis plusieurs décennies, les efforts pour l'unité des chrétiens se sont considérablement intensifiés, suscitant périodiquement de grands espoirs. Il est vrai qu'en dépit des progrès très réels déjà réalisés, la route est ardue encore et semée d'écueils ; mais, comme l'a noté très justement le pape Jean Paul II dans son encyclique *Redemptor hominis*, l'unique solution est de poursuivre inlassablement, sans revenir en arrière, l'effort entrepris, et pour cela de « chercher loyalement, avec persévérance, humilité et aussi courage, les voies du rapprochement et de l'union » (n° 6).

Parmi ces voies de rapprochement, qui naissent souvent des contingences historiques, il en est une que les circonstances présentes paraissent suggérer avec une force croissante : non plus débattre entre nous nos propres problèmes interconfessionnels, mais ouvrir ensemble les yeux sur le monde non chrétien. De nos jours en effet, nous rencontrons de plus en plus les grandes civilisations du monde, avec toute leur richesse humaine et leurs valeurs religieuses ; elles ne sont plus comme autrefois lointaines, accessibles aux seuls voyageurs ou aux seuls érudits ; elles font partie de l'humanité nouvelle en formation, coextensive à la planète ; elles vont contribuer à former, avec la civilisation occidentale, l'humanité de l'an 2000.

Dans une situation aussi neuve, les problèmes œcuméniques s'éclairent d'un jour nouveau. Confrontés à des mentalités, des croyances, des façons de vivre si différentes des nôtres, nos divergences ne sont certes pas à minimiser, mais elles font figure de mesquines querelles d'écoles, prolongeant bien souvent un passé complètement révolu. Rien ne peut

nous unir davantage que de nous sentir interpellés ensemble par ces univers religieux, de prendre ainsi conscience de notre foi commune et de notre commune mission dans le monde. Le pape Jean Paul II le dit très clairement : « Tous les chrétiens doivent découvrir ce qui les unit déjà, avant même que ne se réalise leur pleine communion... Grâce à cette union, nous pouvons nous approcher ensemble du magnifique patrimoine de l'esprit humain, qui s'est manifesté dans toutes les religions. » (n° 12)

Bien plus, il arrivera sans doute que plus d'une valeur de ces religions nous aidera positivement à résoudre nos propres conflits internes.

### **Regarder ensemble le monde non chrétien**

Il convient donc d'aborder ensemble ces mondes spirituels auxquels nous sommes tous confrontés, quelles que soient nos diversités confessionnelles. A vrai dire, pourrions-nous éviter d'être mêlés à tous ces courants qui déferlent sur notre Occident, y apportant sans doute fréquemment de très hautes valeurs, mais aussi des éléments contestables ? Vivre en ghetto n'est ni possible ni souhaitable. Accepter cette inter-pénétration mutuelle n'est pas seulement nécessité ou sagesse ; on doit y voir l'occasion providentielle d'un renouveau profond, d'un intense réveil de notre foi chrétienne, qui apparaîtra mieux ainsi sous son vrai visage. Peut-être les non-chrétiens seront-ils par là mieux à même de discerner les traits spécifiques du christianisme, trop facilement confondu avec son revêtement culturel ; nous serons ainsi amenés, par des voies nouvelles, à témoigner du Christ au monde, et à témoigner ensemble, ce qui ne pourra que hâter notre propre réconciliation.

On se rend de plus en plus compte, et cette considération donne un grand poids à toutes ces vues, de l'importance exceptionnelle que présente pour l'Eglise notre époque où tout s'unifie à l'échelle mondiale. Inutile de s'appesantir sur cette évidence. On remarquera simplement que le christianisme, après avoir, au cours des vingt premiers siècles de son histoire, rencontré successivement et dans une certaine mesure assimilé le monde sémitique, puis la culture gréco-romaine, enfin les mondes germain, celte, slave, etc., se trouve aujourd'hui, à la faveur de cette unification, confronté de façon massive avec les grandes traditions religieuses du bouddhisme, de l'hindouisme, de l'Islam, des religions africaines et latino-américaines. Avec le recul du temps, on verra peut-être que cela aura été un grand moment pour l'Eglise.

Il est vrai que dans l'immédiat cela crée passablement de remous et de confusions : il est souvent bien ardu de discerner les voies authentiques de l'Esprit, tant il est facile de se laisser entraîner, soit d'un côté, soit de l'autre, dans des impasses où l'Évangile est dilué. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, dans cette rencontre de l'Église et des religions, des réactions parfois divergentes, voire contradictoires, surgissent dans les milieux chrétiens, provoquant des conflits douloureux.

### **Dépasser l'intégrisme et le syncrétisme**

Ces réactions vont du refus crispé qui, sous prétexte d'orthodoxie, s'avère incapable de discerner les vraies valeurs des religions non chrétiennes, à un enthousiasme dépourvu de sens critique qui, dans son souci généreux d'ouverture, tend à assimiler hâtivement toutes les traditions religieuses à une expérience unique, ruinant par là l'originalité de chacune.

A l'origine de ces deux positions extrêmes, il y a généralement la perception, parfois très vive, d'une vérité qu'il importe absolument de respecter : la pureté de la foi à laquelle il faut adhérer en toute fidélité d'une part, et de l'autre, la souveraine liberté avec laquelle l'Esprit agit dans le monde, son action universelle au cœur de tout homme. Seulement, il convient de pousser jusqu'au bout ces deux intuitions indéniablement justes, et de voir qu'elles ne sont contradictoires qu'en apparence : chacune d'elles est la lecture partielle et complémentaire d'un unique dessein de Dieu, d'une même économie providentielle. Celle-ci se réalise de façon progressive, dont les trois grandes étapes sont la révélation cosmique, israélite et chrétienne. A chacune de ces étapes correspond une alliance toujours plus étroite entre Dieu et les hommes : l'alliance cosmique avec les nations, l'alliance mosaïque avec Israël, et la nouvelle alliance scellée dans le Christ avec l'Israël spirituel, le peuple nouveau, l'Église embrassant de droit tous les hommes. Mais un même élan, un même dynamisme soulève cette manifestation progressive, aboutissant à la révélation plénière en Jésus-Christ, Parole subsistante et incarnée. Et l'Esprit-Saint, qui est amour surabondant, répand partout dans le monde la vie que le Fils est venu communiquer aux hommes, quel que soit le stade de l'alliance dans lequel ils vivent.

Dans le problème qui nous occupe, les uns voient surtout cette action mystérieuse de l'Esprit-Saint dans les cœurs — comme Pierre dans l'épisode du centurion Corneille (Ac 10, 1-43). Les autres sont plus

sensibles au caractère unique de l'intervention de Dieu en Jésus-Christ et aux aspects dogmatiques de la foi. Mais les deux perspectives, loin de s'exclure, s'impliquent au contraire mutuellement. Elles doivent s'éclairer l'une l'autre, et par là chacune peut en recevoir un nouvel approfondissement. Cela ne va bien sûr pas sans de patientes recherches et des moments d'obscurité douloureuse. Mais c'est ainsi que l'Esprit a toujours conduit les chrétiens ; depuis la Pentecôte, tout au long des siècles, il les a plongés dans des situations nouvelles, dans des univers culturels totalement différents de celui qui leur était jusque-là familiers ; et les crises qui en ont résulté n'ont été finalement que des crises de croissance pour l'Eglise. A travers les événements et les mutations du monde, l'Esprit-Saint, parce qu'il est l'Esprit du Christ, a toujours amené les chrétiens à une intelligence plus vraie et plus mûre des mystères révélés, à une vie plus évangélique et mieux adaptée à leur époque.

Nous n'avons donc pas à fuir ou à redouter l'immersion dans des mondes socialement, culturellement, religieusement si différents du nôtre ; ce qui nous est demandé, c'est de faire confiance à l'Esprit-Saint qui nous guidera « vers la vérité tout entière » — dans la mesure même où nous resterons fidèles à l'authentique enseignement de foi que l'Eglise nous transmet. Une telle perspective, apte à dissiper bien des craintes trop humaines, à nous faire reconnaître l'action universelle de Dieu dans le monde, nous porte à nous mettre sérieusement, comme le Concile d'ailleurs nous y engage, à l'écoute de nos frères non chrétiens.

### **La grande leçon de nos frères non chrétiens**

Or, ce qui nous frappe peut-être d'abord lorsque nous nous tournons vers eux, c'est le caractère profondément spirituel en même temps qu'intensément vécu de leur expérience religieuse ; cela est manifeste particulièrement chez les fidèles des grandes religions de l'Orient. Dieu, quel que soit le nom qu'ils lui donnent \*, est pour eux la grande, l'unique

\* Cette Réalité ultime, absolue, les traditions remontant aux Upanishads la nomment le Brahman (dans une approche objective par l'univers extérieur) ou l'Atman (en référence au moi subjectif) ; mais toutes les écoles de l'hindouisme postérieure la reconnaissent, quoique souvent avec des divergences métaphysiques nettement marquées ; c'est bien elle aussi que vise en définitive le bouddhisme, encore que son registre conceptuel soit fort différent : son prétendu athéisme est surtout une manifestation de l'apophatisme radical de sa quête religieuse. Mais cela n'implique pas que la Réalité ultime, l'Absolu divin de ces religions soit à identifier purement et simplement avec le Dieu de la révélation biblique.

Réalité ; la Réalité constamment sous-jacente à toute parcelle d'être, de l'atome aux galaxies, la Réalité présente au plus intime de la conscience de l'homme, et la source mystérieuse de tous ses actes. Cette Réalité divine, transcendante, ils sont convaincus qu'il est toujours plus ou moins vain d'en discourir, même de façon savante : ce qui importe avant tout, c'est de la « réaliser » par-delà toute pensée comme toute émotion, affection ou pratique, en une expérience existentielle d'identité ou de communion.

Cette soif de réalisation spirituelle, qui a poussé des hommes innombrables à une quête ardente de l'Absolu, a façonné toute la civilisation de l'Inde en ce qu'elle a de meilleur (inutile de dire que l'on trouve, comme partout ailleurs, le pire mêlé à l'excellent : toutes sortes de superstitions, d'aberrations, de vices côtoient souvent les plus purs élans spirituels — l'homme est le même sous toutes les latitudes). C'est elle qui explique le climat religieux si typique non seulement de l'Inde, mais de l'Asie en général ; climat qui imprègne l'existence entière de ces peuples, et qui est l'âme de leur art, de leur musique, de leur littérature (dans la mesure où la civilisation technique moderne, qui se répand partout, ne commence pas à leur insuffler un autre esprit).

On peut donc dire que la leçon essentielle que nous donnent les religions non chrétiennes (asiatiques en particulier, mais cela est vrai également, avec les transpositions qui s'imposent, de l'Islam), c'est le primat des valeurs d'intériorité, de contemplation, de détachement, comme aussi de bienveillance et de délicatesse humaine qui en découlent. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup de ceux que le monde moderne déçoit se tournent volontiers vers ces religions, et il serait difficile de les en blâmer.

Tout cela exerce sur nous un choc salutaire. Car il faut bien avouer que, confrontée à l'idéal spirituel des Asiatiques et aux exemples qu'ils nous donnent, notre vie chrétienne, telle du moins que nous la menons en général, laisse souvent une impression mélangée. Il ne s'agit pas de céder à un complexe malsain de dénigrement et de fausse auto-accusation, ni de minimiser tout ce qu'il y a de positif chez nous aussi. Mais il est certain que nos milieux chrétiens sont trop accaparés par les problèmes sociaux, alourdis par des organismes d'une complexité croissante, embourbés dans des discussions qui finissent par n'être plus que verbales, au point qu'on a bien du mal à y percevoir le souffle de l'Esprit. La prière liturgique elle-même, qu'un flot de paroles encombre fréquemment, laisse au cœur trop peu de liberté pour une vraie rencontre en

profondeur avec Dieu. Interrogé sur la raison de son départ pour l'Inde, un jeune répondait : « Nous avons hésité avant d'entreprendre cette route. Et en face d'une décision que nous savions grave, nous avons jeté un regard sur les Eglises de notre enfance ; nous leur avons demandé de nous aider à retrouver Dieu... et nos Eglises nous ont parlé de tout, sauf de Dieu. »

Certes, il n'est pas question de prétendre à une spiritualité désincarnée de type gnostique, sans ancrage dans le réel ; et il est bon de reconnaître avec humilité de quelle glaise sont faits ces êtres fragiles que nous sommes, sans cesse aux prises avec le péché et ses suites ; de confesser l'infinie patience de Dieu à notre égard : l'Eglise, qui est sainte de la sainteté même du Christ, est composée ici-bas d'hommes faibles et pécheurs. Mais l'humilité précisément nous oblige à reconnaître aussi, avec notre néant, la grandeur inouïe, divine à laquelle Dieu appelle ses enfants ; elle nous pousse à y tendre de toutes nos énergies. En ce sens, la rencontre des non-chrétiens est une interpellation providentielle, qui nous oblige à retrouver la pureté et la force de l'Evangile. Et cela nous concerne tous, à quelque confession que nous appartenions, protestants, orthodoxes et catholiques. Nous sommes tous provoqués à redécouvrir, pur et jaillissant, l'élan originel de la mystique johannique et paulinienne, à nous abreuver directement aux sources d'eau vive promises par Jésus à ses disciples : « Celui qui croit en moi, qu'il boive... de son sein couleront des fleuves d'eau vive » (Jn 7, 38). C'est cette mystique, christique et trinitaire, qui explique le magnifique mouvement patristique des premiers siècles, avec les Pères du désert, Clément d'Alexandrie, Origène, Grégoire de Nysse, Augustin et tant d'autres. C'est d'elle qu'est née ensuite la floraison monastique médiévale, et toute la vitalité, à la fois spirituelle et théologique, des grandes époques chrétiennes. Que l'on pense par exemple à la spiritualité rhénane au XIV<sup>e</sup> siècle, ou à saint Jean de la Croix et à sainte Thérèse au XVI<sup>e</sup> siècle, dont l'influence s'exerce jusqu'à nos jours.

A nous d'entrer dans ce grand courant de la vraie Tradition, en notre XX<sup>e</sup> siècle finissant ; d'y entrer selon sa mentalité, avec la problématique de notre époque prodigieusement enrichie d'innombrables apports scientifiques, sociaux, culturels ; par là, nous prolongerons ce courant traditionnel, nous le pousserons plus avant. Cela nous fera découvrir, par-delà le nécessaire travail exégétique, historique, linguistique, philosophique, etc., la dimension contemplative de la Bible, de la liturgie, de la théologie, et toute la vie concrète en sera marquée.

Il est d'ailleurs à prévoir que chaque Eglise chrétienne fera cette redécouverte à sa manière, trouvant dans sa propre tradition des amorces, des valeurs qui l'orienteront : ainsi l'Orthodoxie pourra voir dans sa pratique de l'hésychasme, dans sa perspective fortement eschatologique le secret d'un renouveau intérieur plus profond ; les protestants de leur côté entreront peut-être davantage dans ce renouveau à partir de l'écoute de l'Esprit-Saint dans la Parole biblique ; pour nous catholiques, il nous faudra sans doute chercher à intérioriser davantage la vie sacramentelle et liturgique, et à faire passer dans la vie quotidienne les enseignements des mystiques comme saint François d'Assise, Tauler, saint Jean de la Croix, saint Ignace, etc.

Peu importe la voie suivie, l'essentiel est d'arriver à une authentique vie spirituelle, à une contemplation qui ne se confine pas à la prière proprement dite, mais pénètre et transforme l'activité terrestre et la vie entière, selon la diversité des vocations, laïques aussi bien que religieuses.

Une des grâces de notre temps est certainement cette ouverture de la contemplation à des cercles toujours plus larges, cet appel à une « contemplation sur tous les chemins », comme l'appelait déjà Maritain. Cette perspective, qui était bien dans l'esprit de la « petite voie » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et dans les orientations du Père de Foucauld, demeure plus que jamais actuelle. Notre christianisme, occidental du moins, a été beaucoup trop axé, au cours des derniers siècles, sur les pratiques morales, sur les observances rituelles et les structures sociales (tout cela bien entendu est nécessaire), sur une activité rationnelle devenue rapidement disproportionnée au point de perdre son lien avec la vie et les valeurs du cœur. Cela jusque dans le domaine de la théologie, des méthodes de prière ou de la pratique liturgique. Dans tous les milieux, on constate une réaction de plus en plus vive contre ces tendances. On aspire à retrouver, par-delà, tous les intermédiaires, un contact direct avec Dieu, à se laisser envahir par sa brûlante présence. On a soif d'une prière qui ne consiste pas seulement en efforts laborieux et humains, mais soit expérience de Dieu dans les profondeurs de l'être, et ouverture, dans le renoncement à soi, à l'irruption de l'Esprit. Une telle prière, qui devrait devenir habituelle, se confond avec la prière même de Jésus et son abandon d'amour au Père ; elle est la source vive d'où découle la maîtrise des sens, la charité fraternelle et une activité vraiment efficace dans le monde : « je suis la vigne, vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là produira du fruit

en abondance ; car en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5).

### **Un souhait**

Il est facile d'émettre des critiques, si justifiées soient-elles, de diagnostiquer des faiblesses et de formuler des vœux ; il est infiniment plus difficile d'aboutir à des réalisations positives, seules capables de remédier aux déficiences. On nous permettra pourtant, au risque de paraître utopique, de proposer quelques suggestions concrètes qui pourraient, si Dieu le veut, ouvrir des voies nouvelles pour l'unité chrétienne, dans la perspective très actuelle de la rencontre des peuples et des religions.

Il existe des communautés œcuméniques dont les membres, issus de confessions chrétiennes différentes, tout en demeurant pleinement fidèles à leurs propres convictions de foi, s'unissent dans la prière, la recherche théologique ou certains engagements sociaux dans le monde. Ne pourrait-on pas concevoir que de telles communautés, élargissant leurs perspectives aux dimensions même de l'humanité, poursuivent leur effort dans une rencontre vivante avec les adeptes des religions non chrétiennes ? Elles se laisseraient interroger par ce que l'Esprit dit à ces croyants à travers leurs propres traditions religieuses, et par là retrouveraient ou découvriraient certaines valeurs de l'Évangile demeurées jusqu'ici oubliées ou inaperçues. En les vivant, ces communautés contribueraient, pour leur part sans doute modeste, à ce que l'Évangile devienne aujourd'hui dans le monde le levain dont il a besoin.

Si de telles propositions s'avéraient irréalisables, ne pourrait-on pas du moins commencer cette recherche dans une seule Église (protestante, orthodoxe ou catholique) ? Des communautés religieuses ou monastiques seraient alors particulièrement indiquées pour cette tâche. Eventuellement même un groupe de religieux de divers Instituts pourraient se joindre dans cet effort, qui plus tard s'élargirait sur un plan proprement œcuménique.

De toute façon une lente maturation sera toujours nécessaire, et c'est de l'Esprit-Saint qu'il faut l'attendre avant tout ; c'est de Lui qu'il faut implorer toute grâce de renouveau œcuménique, comme tout rayonnement missionnaire de l'Église.

Jean-Bernard Simon-Vermot